Document généré le 24 avr. 2024 19:08

Relations

RELATIONS

Livres

Numéro 787, novembre–décembre 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/83797ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2016). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (787), 46–48.

Tous droits réservés © Relations, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Survivre à l'offensive des riches

ROMÉO BOUCHARD
Montréal, Écosociété, 2016, 191 p.

« Tout est en péril », avertit Roméo Bouchard : la planète, la démocratie, le Québec, l'État, le système de santé, l'éducation, l'agriculture, les Premières Nations… Dans son dernier livre, le militant écologiste pointe du doigt la dictature des puissants et des riches qui nous entraîne dans une crise environnementale et démocratique mondiale.

Prendre conscience des dangers qui menacent notre survie, s'indigner des causes qui précipitent la planète vers sa perte, résister et proposer des solutions de rechange : cet essai, présenté comme un testament politique, s'interroge sur les moyens de survivre à l'offensive dévastatrice d'une oligarchie prête à tout pour conserver ses privilèges.

« Il faut agir rapidement, écrit l'auteur en préambule. Nous sommes pris au piège d'une société de production et de consommation compulsive qui se referme sur nous et nous étreint mortellement » (p. 7). À 80 ans, Roméo Bouchard se montre plus alarmiste que jamais. En dressant le sinistre tableau de la conjoncture mondiale actuelle, son livre souligne l'urgence de s'indigner. La démocratie n'est pas effective, l'austérité « saigne à blanc » les citoyens, les États deviennent les instruments du monde de la finance, le libre-échange colonise la planète, la société de consommation asservit les consciences, les ressources naturelles sont pillées, le réchauffement climatique menace… Avec une concision et une limpidité exemplaires, l'auteur liste les nombreux motifs d'indignation, décrypte la mécanique destructrice de la suprématie des riches et démonte les idées reçues qui mènent à la résignation collective.

Les deux premières parties du livre sont consacrées à cet état des lieux lucide et très inquiétant. Mais ce « guide de survie » est avant tout une charge contre le déni et un appel au sursaut citoyen. Intitulée « Survivre ! », la troisième partie est marquée par la combativité et la vision politique aiguisée de l'ancien président de l'Union paysanne. « Il faut rompre les chaînes qui sont dans nos têtes, contrer le discours trompeur des riches et des politiciens, mesurer l'ampleur et l'urgence des changements nécessaires » (p. 109), écrit-il.

Pionnier de l'agriculture biologique, militant écologiste, enseignant et journaliste, Roméo Bouchard nourrit sa réflexion politique d'une vie d'engagement citoyen, mais aussi des travaux les plus récents en matière de démocratie, de décentralisation, de décroissance et d'écologie. Citant Étienne Chouard, Serge Latouche, Naomi Klein ou encore Antoine Chollet, l'auteur s'appuie sur une constellation de penseurs à contre-courant pour étayer sa démonstration et crédibiliser les alternatives parfois radicales qu'il propose.

L'auteur estime que rien ne pourra se faire sans la restauration du pouvoir des citoyens : « Si nous voulons éviter le pire, il faut que nous reprenions le contrôle des décisions collectives » (p. 110). Avec une précision remarquable, il expose ses solutions pour réinventer l'exercice de la démocratie et rendre au peuple sa souveraineté légitime. La démocratie participative et la décentralisation des pouvoirs soutiennent l'ensemble de sa vision politique. Militant depuis quelques années pour la mise en place d'une assemblée constituante de citoyens chargée de rédiger une constitution pour le Québec, Roméo Bouchard termine son essai par un survol des constitutions les plus inspirantes – de la Constitution de la Gironde, en 1973, aux derniers exemples sud-américains – et par des propositions très concrètes pour une constitution québécoise rédigée par et pour le peuple.

Six ans après la parution du livre *Indignez-vous* de Stéphane Hessel, qui appelait les citoyens à retrouver leur capacité d'indignation, Roméo Bouchard démontre avec force que la résignation collective est la meilleure alliée de la « dictature des riches », et qu'une prise de conscience citoyenne est plus que jamais nécessaire pour réorienter la marche du monde. Avec ses propositions inspirantes, son essai rappelle l'urgence d'ouvrir des voies alternatives.

Timothée Beurdeley

Les possibles du féminisme
Agir sans « nous »

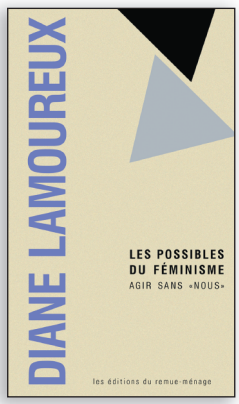
DIANE LAMOUREUX
Montréal, les Éditions du remue-ménage, 2016, 280 p.

Diane Lamoureux offre ici un ouvrage dense qui aborde de front plusieurs enjeux qui ont marqué (et marquent toujours) le mouvement féministe québécois, plus spécifiquement à partir de ce qu'elle appelle le « féminisme de la deuxième vague ». Composé d'une sélection de textes parus dans diverses revues depuis 1970, ce livre invite à une réflexion de fond sur « les possibles du féminisme ». Le contexte s'y prête tout particulièrement, alors que fusent de toutes parts les discours sur l'obsolescence du féminisme et ceux sur « l'égalité entre les hommes et les femmes comme valeur fondamentale de la société québécoise ».

Les différents chapitres viennent soutenir la trame centrale du livre : le féminisme ne fait pas mouvement, il *est* mouvement. Ce mouvement est dynamique, sans cesse sous tension, protéiforme. Le féminisme est donc, d'une certaine manière, insaisissable. Cela signifie que toute tentative pour en tracer les contours doit d'abord considérer la diversité du groupe social que représentent les femmes. En découle une méfiance vis-à-vis des groupes et discours féministes qui prétendent parler

au nom de toutes. Car si la lutte féministe exige d'abord d'identifier le système d'oppression universel (le patriarcat), elle implique également de reconnaître la diversité des positions depuis lesquelles cette oppression est vécue.

Cette pluralité inévitable et essentielle entraîne toutefois certaines difficultés lorsque vient le temps de s'unir dans l'action. Sous quelle bannière faire front commun ? La condition de femme ne suffit pas à tisser les liens de la solidarité. Voilà le cœur de la problématique du livre, brillamment contenue dans le sous-titre « Agir sans "nous" ». Dans l'article central éponyme, l'auteure fait converger ses réflexions vers une proposition : « formuler un projet féministe critique qui repose à la fois sur une politique postidentitaire, sur le refus de l'institutionnalisation et sur l'insolence » (p. 169). Je résumerais cette proposition en ces mots : puisqu'il n'existe pas un sujet unique du féminisme, évitons de nous enfermer dans un cadre rigide qui tente de nous définir et osons déranger l'ordre patriarcal.



Les réflexions de Lamoureux permettent de mieux comprendre plusieurs éléments clés constitutifs du mouvement féministe (le passage d'objets de politiques à celui de sujets politiques, la prestation de services par les groupes féministes, la féminisation de la pauvreté, le pouvoir et l'objectivation des femmes, l'identité *versus* le pluralisme, la troisième vague du féminisme, l'intersectionnalité, pour ne nommer que ceux-là). L'auteure offre ainsi aux féministes des outils pour mieux situer leur lutte et des raisons pour refuser de se contenter d'un mouvement institutionnalisé. Il importe à ses yeux que le féminisme puisse à nouveau être un moteur de transformation sociale. Elle affirme : « Dans un tel contexte, il me semble important de rappeler que le féminisme est essentiellement un parcours de liberté. [...] [L]e féminisme ne peut se contenter de faire inclure des femmes au sein des élites et constitue, aujourd'hui comme hier, un projet révolutionnaire. Rien de ce qui concerne le vivre-ensemble des êtres humains ne lui est étranger » (p. 10).

Intellectuelle et militante, Lamoureux écrit de façon claire, synthétique et limpide. Les textes proposés forment une analyse qui permet de mieux saisir les contours d'un mouvement, de nommer ses écueils et de situer son potentiel. Cet ouvrage est une synthèse essentielle et inspirante, dotée de surcroît d'une riche bibliographie « féminisme 101 ». À noter qu'il ne constitue toutefois pas un ouvrage d'initiation au féminisme, mais s'adresse plutôt à un public avisé, déjà au fait de ses enjeux centraux.

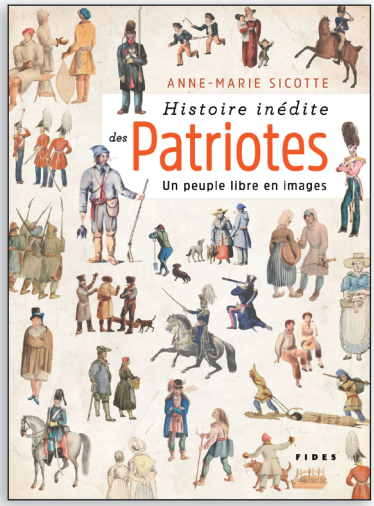
Noémie Delisle

Histoire inédite des Patriotes

Un peuple libre en images

ANNE-MARIE SICOTTE
Montréal, Fides, 2016, 439 p.

Depuis toujours, l'histoire du Québec est un panier de crabes et le débat n'en finit jamais entre une histoire « objective » qui rapporte « fidèlement » les évènements passés, au risque de favoriser le statu quo, et une histoire plus engagée qui interprète le passé et le lit à la lumière de convictions ou de clés de lecture bien identifiées. L'histoire est toujours à la fois portrait et interprétation. Dans cette perspective, le livre d'Anne-Marie Sicotte est plus qu'un livre d'histoire du Québec pour la période du Bas-Canada (1791-1840). C'est un récit historique très engagé et très incisif qui raconte la volonté de l'Angleterre (via le gouverneur local et l'élite anglaise installée ici) de mater et d'assimiler la colonie du Bas-Canada, laquelle s'obstine à rester française et demeure donc comme un corps étranger au sein de l'empire. Face à l'hostilité anglaise, le peuple canadien (comme on appelait à l'époque la population d'ascendance française) veut jouer à fond les règles du parlementarisme britannique et élit constamment une majorité de Patriotes à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada (77 représentants sur 88 en 1834). Le conflit est fondamentalement politique, puisque le Bas-Canada jouit théoriquement du meilleur système politique de l'époque (une institution, des règles du jeu et une assemblée représentative élue), mais son fonctionnement est



constamment entravé par le gouverneur anglais et par le Conseil exécutif, qui gèrent la colonie à leur avantage.

Anne-Marie Sicotte est l'auteure d'une série romanesque en deux cycles, *Le pays insoumis* et *Les tuques bleues*. La recherche préparatoire à ces ouvrages ayant été considérable, elle a donc poursuivi son travail en rédigeant cette histoire des Patriotes. Elle y parvient en neuf chapitres intitulés « Un pays français », « Un pays souverain », « Un pays frondeur », « Un pays trahi », « Un pays condamné », « Un pays terrorisé », « Un pays enchaîné », « Un pays immergé », « Un pays pétrifié ». L'utilisation constante du mot *pays* n'est pas un hasard. L'auteure montre que la rébellion de 1837 n'est pas l'œuvre de quelques têtes brûlées : c'est un mouvement de fond. Le pouvoir anglais souhaite la rébellion pour enclencher la répression. Il y est parvenu (ce qui rappelle la loi sur les mesures de guerre de 1970). La répression est telle qu'un petit mouvement, les Frères chasseurs, envisage une véritable insurrection depuis les États-Unis, mais leurs moyens politiques, financiers et militaires sont dérisoires. En 1838, la débâcle est donc complète. En 1839, « la colonie au grand

complet est placée sous tutelle non seulement militaire mais policière » (p. 392). Tout est en place pour la promulgation de l'Acte d'Union (1840).

Le récit est nerveux, intéressant, captivant. Il fourmille d'informations judicieuses et de détails croustillants, avec de nombreuses citations des acteurs concernés. On est donc très proche de la forme romanesque, voire de la forme épique. Comme dans un western, les bons sont toujours bons, les méchants toujours méchants, les traîtres toujours traîtres.

On ne peut recenser ce volume sans en signaler la richesse iconographique, car il compte près de 500 documents d'archives : tableaux, esquisses, portraits, extraits de journaux et de lettres, etc. C'est d'une richesse extraordinaire. Un bémol toutefois : plusieurs extraits de lettres et de documents sont donnés sous forme calligraphique qui donne faussement l'impression d'un fac-similé alors qu'il n'en est rien. J'ai pensé à Umberto Eco : *L'art du faux*. Était-ce vraiment nécessaire ?

Coup de gueule et coup de cœur, *Histoire inédite des Patriotes* permet de remettre les pendules à l'heure au sujet de ce moment de notre histoire, une histoire qui n'est jamais faite, mais qui reste à faire.

André Beauchamp

L'aventure fraternelle des capucins à Hull 1967-2014

Annoncer l'Évangile autrement

CLAUDE AUGER

Lac-Bouchette, Ermitage Saint-Antoine de Lac-Bouchette, 2016, 160 p.

Ce petit livre raconte l'histoire de la fraternité des frères capucins dans un milieu pauvre de Hull. L'auteur, capucin lui-même, commence par présenter les origines de sa communauté, en faisant remonter sa fondation jusqu'à François d'Assise. D'aucuns trouveraient que c'est partir de loin pour présenter l'aventure des frères capucins à Hull. Personnellement, j'ai aimé ce rappel historique qui nous ramène aux sources spirituelles de la communauté. Claude Auger a sans doute voulu montrer que l'insertion des frères capucins se situait en droite ligne avec la pensée et l'orientation de saint François, et il le réussit très bien.

Il présente ensuite rapidement l'histoire du diocèse et ses différents évêques. Puis, il explique les raisons qui ont poussé les capucins à venir s'installer à Hull, en 1967. On apprend que c'est à la demande expresse de Mgr Charbonneau, premier évêque de Hull – qui avait participé au groupe informel constitué durant le concile

Vatican II, surnommé « le groupe de l'Église des pauvres ». Il « ne veut pas une autre communauté de prêtres travaillant en paroisse. Il désire des religieux prêts à faire équipe avec le clergé en place et à créer des liens avec les gens du milieu » (p. 42). Ce milieu, c'est le Vieux-Hull, le quartier ouvrier le plus pauvre de la ville, surnommé « l'île de Hull ». Notons que l'auteur néglige de souligner qu'une fraternité de pères oblats et un prêtre diocésain (en l'occurrence moi-même) sont aussi mandatés par l'évêque pour travailler en animation sociale dans ce quartier. Ils collaboreront d'ailleurs étroitement avec une équipe de laïques. Cette complicité commune était importante, car elle donnait la force de faire face à l'hostilité politique et cléricale que suscite cette *nouvelle* façon d'évangéliser qui nous ramène aux sources de l'Évangile : vivre aux côtés des pauvres en partageant leurs luttes pour de meilleures conditions de vie. Ce faisant, l'Église se déplace vers les gens qui subissent l'injustice et, en épousant leur lutte, à leur côté et non à leur place. Le message est lancé – et reçu – que l'Église est du côté des pauvres et des exploités, comme l'est Dieu lui-même, qui souffre des injustices.

Cette manière d'annoncer l'Évangile sera accueillie prestement et avec joie par la population appauvrie, mais amèrement par une certaine élite politique et des chrétiens qui profitent du statu quo et demandent aux « curés » de retourner dans leur presbytères. Ils pourfendront aussi l'évêque qui a permis une telle alliance entre les appauvris et les gens d'Église. Mais ni Mgr Charbonneau, ni son successeur, Mgr Proulx, ne se laisseront remettre en question ; ils affirmeront haut et fort que ce type d'engagement est une façon authentique d'annoncer l'Évangile.

L'auteur, dans la dernière partie, revient plus en détail sur cet engagement, en présentant les différents capucins qui ont vécu à Hull.

La fermeture du 165, rue Kent est récente, mais nous ressentons déjà le vide qu'elle a créé. Il faut dire que l'Église du Québec, et particulièrement celle de Gatineau, a beaucoup perdu de son engagement au côté des pauvres. Les projets s'attaquant aux conséquences de la pauvreté (soupes populaires, comptoirs St-Vincent-de-Paul, etc.) ne manquent pas. Mais les projets prenant en compte les causes de la pauvreté et s'attaquant à celles-ci, ainsi que les projets défendant les droits humains collectifs sont maintenant quasi inexistants. L'Église du Québec s'est appauvrie, même dans ce domaine-là.

Je fais mienne la conclusion de l'auteur : « Après avoir relu les 47 ans de présence des capucins sur l'île de Hull, nous sommes en mesure d'affirmer à notre tour que cette humble Fraternité [...] a su relever le défi. À la suite du Christ pauvre [...], ils sont allés "aux périphéries" chères au pape François, humblement, patiemment, chaleureusement » (p. 145). Par contre, le problème du manque de relève est attristant.

Michel Lacroix